

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Bilan de la décennie : Le gong de l'an 2000

Gisèle Desroches

Volume 23, numéro 2, automne 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/12138ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desroches, G. (2000). Bilan de la décennie : Le gong de l'an 2000. *Lurelu*, 23(2), 5-14.

Bilan de la décennie Le gong de l'an 2000

Gisèle Desroches

Pour une grande majorité des gens, l'année 2000 constitue un point tournant du calendrier. N'en déplaise aux pointilleux qui affirment que l'on n'entrera dans le nouveau millénaire qu'au premier janvier 2001, je me plais à considérer l'année 2000 comme un cap, une année frontière. Une envie de nouveauté et de changement nous saisit. On a mis un pied dans le futur. On est d'attaque, les yeux braqués sur l'horizon pour tenter d'en saisir les tendances.

Et pourtant, ce dossier vous convie à un regard en arrière. L'indispensable coup d'œil par-dessus l'épaule. Celui qui nous permettra de mieux jauger ce qui nous attend, un bilan de la décennie qui s'est achevée avec le gong de l'an 2000, c'est-à-dire de 1990 à 1999 inclusivement. Qu'est-ce qui a marqué en somme ces dix ans de littérature québécoise pour la jeunesse? Pour faire un résumé un peu rapide, je dirais que cette décennie porte l'empreinte d'un *brasse-camarade* général dans les chaumières, d'un boum spectaculaire des collections, spécialement dans le secteur de la petite enfance et des mini-romans pour les 6 à 8 ans, d'une diète santé à la fois sévère et approximative, de quelques *liftings*, de nouvelles tentatives de repousser les limites (tabous, écrivains pour adultes, essais de concepts...), ainsi que d'une poussée générale vers le marché mondial. La dernière décennie compte son lot de grands changements, de succès, d'échecs, d'essais; notre littérature s'est affirmée, s'est trouvée des appuis, s'est politisée, s'est raffinée, s'est embellie, s'est diversifiée, s'est spécialisée... Bon! Bon! Bon! Une chose à la fois. On commence par le commencement. Voyons d'abord du côté des chaumières.

Branle-bas dans les maisons d'édition

Sans doute sous la double poussée de l'incontournable tyran rentabilité d'une part (souvenez-vous, l'économie cafouille au début des années 1990, on se mobilise contre la TPS...) et du courant de plus en plus favorable à la lecture chez les jeunes d'autre part, les éditeurs ont effectué pendant cette décennie de très nombreux changements. Chacun a dû en effet se démarquer pour se tailler une place dans un marché aussi fourmillant : le Québec est passé d'un peu plus d'une centaine de titres publiés en 1989¹ à près de trois cents en 1999². On assiste donc à des fermetures de bureaux (Québec Amérique, Coïncidence), à l'ouverture de nouveaux locaux (La courte échelle, Québec Amérique), à des réorganisations des secteurs jeunesse (QA, HMH, Boréal), à des redéfinitions de postes, à des

embauches et des mises à pied, à des démissions, bref, à tout un *«brasse-camarade»*. De nouvelles maisons apparaissent : Doutré et Vandal (qui s'éteint quelques années plus tard); Les Intouchables (1993), Les 400 coups (1994), Coffragants (1995), Vents d'Ouest (1996), Soulières Éditeur (1997)... D'autres ajoutent un secteur jeunesse à l'entreprise : Stanké, Québecor, Trécarré, Leméac, XYZ... De son côté, Coïncidence/Jeunesse, maison spécialisée en littérature pour la jeunesse, qui avait augmenté son rythme en début de décennie, cesse toute production en 1995. Cette même année, Paulines change de nom et devient Médiaspaul. Héritage se subdivise en 1997, donnant naissance à une filiale : Dominique et compagnie, à la tête de laquelle Dominique Payette se donne pour tâche de regrouper les collections dites nationales et de les développer. Raton laveur passe aux mains de Modulo, Toundra est vendue à McClelland & Stewart et ses activités se déroulent désormais à partir de Toronto.

Diète sévère ou approximative

Tous ces soubresauts ne sont pas sans rapport avec la production. Ils se traduisent par des écarts importants de la quantité de livres produits. Si le total de livres publiés est en hausse spectaculaire au début de la décennie, il diminue légèrement vers 1994 pour repartir à la hausse. Pour la plupart des maisons, les chiffres témoignent de ce ralentissement, jouant au yo-yo d'une année à l'autre, pas nécessairement la même année cependant. Les Éditions Pierre Tisseyre entament, par exemple, la décennie avec vingt-deux titres en 1990, augmentent la cadence à trente et un l'année suivante, pour diminuer jusqu'à dix-sept en 1995 et finalement reprendre un rythme moyen de vingt-six pour les trois dernières années de la décennie. Même phénomène à La courte échelle, à la différence près que le creux de la production (toujours en termes de nouveaux titres) se situe, en 1992, à dix-huit titres et que la remontée est plus accentuée : on passe de vingt-quatre livres produits en 1990 à trente et un en 1999³. Presque toutes les maisons d'édition portent la marque de cette rupture dans le rythme de production apparue en cours de décennie pour reprendre par la suite. Elle est en rapport direct avec le mouvement de personnel, avec l'abandon de certaines collections et l'apparition de nouvelles, avec la volonté de changement. Bien sûr, la quantité de livres publiés n'est qu'un indice parmi d'autres; elle ne dit rien du chiffre d'affaires, des réimpressions ni des tirages, mais elle permet tout de même d'évaluer les comportements du marché.



La poussée des nouvelles collections

L'apparition d'une soixantaine de nouvelles collections est un fait marquant dans cette dernière décennie! Dès le début des années 1990, les éditeurs diversifient leurs visées, ce qui les amène à considérer les besoins particuliers de publics nouvellement ciblés. Les collections générales, jusqu'alors souvent baptisées laconiquement «Jeunesse», comme si ce mot à lui seul désignait un ensemble indifférencié, se subdivisent en deux, trois ou quatre collections, adoptant une allure, un genre, un nombre moyen de pages et une typographie en conséquence. En plus des collections, les séries ou les genres (aventure, suspense, policier...) sont désormais identifiés sur les couvertures. Si vous êtes déjà convaincu parce que vous avez suivi de près la production, passez à «Go», l'énumération est longue, et sautez au chapitre suivant. Si vous croyez que c'est exagéré, prenez le temps de lire l'incroyable démonstration de la vitalité de ce secteur littéraire, et dites-vous qu'aux fins de cette analyse, nous nous sommes limités aux principales maisons d'édition du secteur jeunesse (moyenne d'au moins quatre livres par année), omettant des initiatives telles que celle de Stanké avec sa collection de livres-cassettes «Grands auteurs Petits lecteurs» qui n'a pas, malgré son excellence, franchi trois ans d'existence.

Dès 1990, les Éditions du Boréal lancent la collection «Inter» pour adolescents, suivant de près les Éditions de La courte échelle qui avaient inauguré «Roman +» en 1989. En 1991, la collection «Faubourg St-Rock» (Pierre Tisseyre) s'installe à son tour, misant sur un nouveau concept : des auteurs qui se donnent un cadre commun, un quartier imaginaire de Montréal, dans lequel chaque auteur fait évoluer ses propres personnages autour d'une problématique sociale touchant les adolescents. Cette même année, les Éditions Héritage, également soucieuses d'atteindre le public adolescent, lancent la collection «Échos» dont les trois niveaux de difficulté sont destinés à rejoindre les élèves des écoles secondaires. Par ailleurs, on publie les premiers titres des collections documentaires «Nos richesses» et «Animaux nature», soit *Les mammifères de chez nous* et *Les Aigles*, comprenant couverture rigide, mise en pages aérée, photos couleur et papier glacé, luxe inouï pour un si petit bassin de population. Les deux collections ne survivront d'ailleurs pas au-delà de 1993. En 1991 toujours, aux Éditions Hurtubise HMH, c'est un véritable débarquement : vingt-quatre titres seront lancés cette année-là dans la nouvelle collection «Plus», spécialement créée pour les lecteurs dont le français

n'est pas la langue maternelle. Trois niveaux de difficulté définis en plus des trois groupes d'âge ciblés, une section de jeux et d'exploitation pédagogique, certains titres accompagnés d'une cassette audio, cette collection veut répondre au besoin grandissant de textes littéraires de faible difficulté susceptibles d'intéresser des enfants plus vieux que les âges du cursus scolaire habituel. Diversité culturelle et classes d'accueil obligent. La collection, dirigée par Françoise Ligier, a subi quelques rajeunissements depuis, mais se développe toujours. Cette même année, en 1991, sous l'impulsion d'Anne-Marie Aubin, alors directrice des collections jeunesse, les Éditions Québec Amérique innovent avec «Clip», une collection de courts textes, contes ou nouvelles pour adolescents, ainsi qu'avec «Théâtre Jeunesse», une collection de textes de théâtre, destinée aux adolescents. Cette dernière initiative n'ira pas très loin, s'interrompant l'année suivante, et n'aura compté au total que deux titres. De leur côté, les Éditions Michel Quintin lancent la collection «Nature Jeunesse», et, un an plus tard, «Grande Nature» pour les treize ans et plus, ainsi que «Contes écologiques» pour les trois à huit ans. En 1992, Coïncidence/Jeunesse met de l'ordre dans ses collections, créant «Préado» qui absorbera la défunte collection «9-12» ainsi que «Transition» destinée aux onze à treize ans. On désignera désormais les genres par des logos tels que «C'est la vie» (mœurs juvéniles), «Jeunes d'autrefois» (histoire) ou «PSM» (policier, suspense, mystère). En 1993, les collections «Bilbo», «Gulliver» et «Titan» (ciblant respectivement les huit ans et plus, les dix ans et plus, et les treize ans et plus) viennent remplacer la feue collection «Littérature Jeunesse» chez Québec Amérique. Cette même année, les Éditions HMH inaugurent trois collections : «Atout», «À propos» et «Tête-bêche» ; cette dernière se distingue par son originalité (deux textes sur un sujet commun accolés tête-bêche, l'un d'origine québécoise, l'autre puisé dans la francophonie), mais sera abandonnée deux ans plus tard. Chez Héritage, on prépare déjà la collection «Alli-bi» qui sera en librairie en 1994 et vise cette fois les bons lecteurs du primaire à qui, au nom de la pudeur et de la morale, on interdit les problématiques adolescentes jugées prématurées. Ils disposeront dorénavant de romans policiers (traduits la plupart du temps) bien construits pour plaire aux plus exigeants et qui ne risquent pas de les troubler. Héritage innove encore en préparant les collections «En plein cœur», nouveau concept de biographies romancées

et adaptées aux jeunes ainsi que «Carrousel», premier mini-roman québécois dont les illustrations sont en couleurs, qui font toutes deux leur apparition en 1995. Cette même année, Boréal laisse plus ou moins tomber la collection «Inter» et scinde plutôt sa collection «Junior» en deux, réservant pour «Junior +» des textes plus difficiles que ceux des simples Junior. Les petits «Maboul» que l'on destine à des lecteurs de huit à dix ans font leur entrée sur le marché, précédés de leur logo joyeusement insolent : un petit personnage tirant la langue. Les Éditions Québec Amérique, soucieuses de rentabiliser l'immense travail de numérisation et la banque d'images informatisées ayant servi à illustrer la série de dictionnaires visuels, lancent, cette même année 1995, la collection documentaire «Kid/Quid», mettant en vedette le professeur Cyrus dans un concept original qui leur ouvrira les portes du marché international.

De leur côté, les toutes nouvelles éditions Les 400 coups se spécialisent dans les albums pour enfants, lançant successivement la collection «Grimace» en 1995, «Billochet» en 1996 (parmi lesquels *Poil de serpent, dent d'araignée*), les «Grands Albums» (parmi lesquels *Charlotte et l'Île du destin*), «Bonhomme 7 heures», «Monstres, sorcières et autres féeries» en 1997, «Des Petits Albums» en 1998 et «Carré Blanc» en 1999.

En 1997, il y aura «Il était une fois» à La courte échelle, des albums présentant des textes résolument narratifs et plutôt substantiels pour des cinq à huit ans; «Mini-Bilbo», conçu pour les six-huit ans, qui se dégage de son grand frère «Bilbo»; quatre nouvelles collections d'un coup chez Pierre Tisseyre : «Sésame», «Chacal», «Tante Imelda», «L'énigme du conquistador»; la collection «Dès 9 ans» aux Éditions de la Paix, à laquelle viendront s'ajouter «Ados/Adultes» en 1998 et «Dès 6 ans» en 1999.

La collection «Watatatow» inspirée de la série télévisée pour adolescents vient au monde en 1998; «Sac-à-dos» (Chouette) et «Gofrette» en 1998 ainsi que les documentaires «Tant de façons de...» (Québec Amérique) la même année. «À pas de loup» (Dominique et compagnie), «Le Chat et la souris», ainsi que «Sautemouton» (Michel Quintin) sont lancées en 1999. Et je n'ai pas encore parlé de Soulières Éditeur qui jette dans la mêlée trois collections du coup à sa création en 1997, soit «Chat de gouttière», «Ma petite vache a mal aux pattes» et «Graffiti!» Non plus que de Vents d'Ouest qui apporte à partir de 1996 sa contribution à la banque de collections existantes, «Roman ado» et «Nouvelle ado».



(photo : André Leblanc)

Catherine Germain
Éditrice, Éditions Hurtubise HMH, de 1992 à 2000.

À son arrivée, en 1992, chez Hurtubise HMH, on lui demande de restructurer le secteur jeunesse. Elle monte une équipe, met sur pied la collection existante «Plus», assure la direction de la collection «Atout», tente de se démarquer, d'explorer des créneaux qui n'existent pas déjà, ce qui donne «Tête-Bèche», les romans historiques et les récits de vie de la collection «Atout». Elle porte le drapeau de l'ouverture sur la francophonie, force les portes étroites de Communication-Jeunesse qui ne retient comme québécois que les textes d'auteurs d'ici, défend son travail éditorial et obtient en partie gain de cause. Elle remarque vite l'absence de documentaires sur les réalités nord-américaines : «À la limite, les enfants québécois en savent plus sur la tour Eiffel que sur le Saint-Laurent.» Elle accueille donc le projet de collection «À propos» apporté par Raymonde Lamothe. Le premier titre paraît en 1993, le second l'année suivante mais, malgré le succès d'estime (trois prix récoltés), les livres ne se vendent pas. Ce créneau reste à développer : des documentaires québécois typiques, autre chose que les animaux. Les achats de droits à l'étranger demeurent en ce moment la seule solution pour produire de beaux livres. Il s'en est beaucoup négocié cette décennie, croit-elle. Elle est convaincue que la solution passe par des investissements. Il faut que les gestionnaires se décident à investir. La technologie est en place. C'est de ce côté qu'il faut aller. Débloquer des fonds pour produire des ouvrages de qualité. «Le statut d'éditeur est en train de changer. De plus en plus, on les voit comme des consultants, à l'extérieur des maisons, à la pige. Or un éditeur, c'est plus qu'un technicien, c'est comparable à un entraîneur sportif. Il y a beaucoup de sportifs au Québec, mais peu d'entraîneurs.» Elle déplore le manque de pérennité dans le milieu depuis le milieu des années 1990. Or, c'est un travail de longue haleine. «On ne peut pas remplacer un éditeur chaque année. Il faut lui donner une chance de voir à long terme.» Il faut resserrer la collaboration avec les gestionnaires. Autrefois, c'était la même personne qui gérait le budget et concevait les livres. La scission est intervenue pendant cette décennie. Il reste à jeter de nouveaux ponts et, d'après Catherine Germain, ils passent par des prises de risques (la couleur, par exemple).



Des collections pour les tout-petits

Et c'est sans compter la poussée spectaculaire des bébés-livres, tout carton ou livres de bain, dont l'impulsion première revient à coup sûr à Hélène Desputeaux et Christine L'Heureux avec la mise en place de la collection «Cerf-volant» (créée en 1989 par les Éditions Chouette et comptant maintenant douze titres), mettant en vedette le très populaire Caillou. Elle sera suivie bientôt par «Grain de sable» (huit titres), «Étoile de mer» (quatre titres), «Rose des vents» (douze titres), «Tic-tac» (quatre titres) se façonnant pendant toute la décennie. On remarque aussi la création par La courte échelle en 1993 de la collection «Des mots en image», qui demeure une initiative sans suite (deux titres seulement); les «Charlotte Nounours» d'abord chez Annick puis chez Chouette comptent maintenant six titres, les «Maki» (Dominique et compagnie) huit. Quant à la collection «Chatouille» mettant le rat Toupie et son ami Binou, elle fait preuve d'une vitalité indéniable avec ses douze titres. Il faut ajouter à tout ça les trois petits albums de chez Ovale réédités par Les 400 coups et pour lesquels la maison a créé tout spécialement la collection «Les 400 tout petits coups». Faut-il voir dans le soin apporté à l'album *100 comptines* d'Henriette Major (Fides 1999) une confirmation de l'expansion dans ce secteur?

La politique de la lecture et du livre, rendue publique par le ministère de la Culture et des Communications en 1998, va dans le même sens en mettant l'accent sur l'importance de développer dès le berceau des habitudes de fréquentation des livres. «Susciter chez les jeunes, dès la petite enfance, l'éveil à la lecture et à l'écriture et le goût de lire» est la première recommandation de cette politique parue sous le titre : *Le temps de lire, un art de vivre*. Les mandats confiés à Communication-Jeunesse à cet égard et qui mèneront au programme Toup'tilitou sont éloquentes et confirment l'attention portée à la petite enfance par les milieux littéraires œuvrant pour la jeunesse.

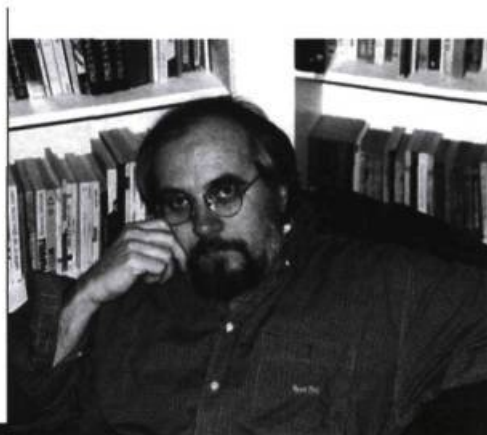
L'ouverture sur le marché international

Dès le milieu de la décennie, on crie au plafonnement devant cette abondance. L'opinion voulant que le secteur est saturé est partagée par plusieurs. Pendant que certains révisent leur politique éditoriale, d'autres voient leur salut dans le marché international, qu'ils commencent à prospecter. Les foires à l'étranger sont plus achalandées, les ventes de droit, les traductions, la distribution à l'étran-

ger s'organisent. La courte échelle multiplie les ventes à l'étranger et entreprendra parallèlement une offensive marketing sur la scène québécoise : solde des albums à 4,95 \$, regroupement des séries en petits coffrets ou sous une reliure plus luxueuse («Les Classiques»). Les Éditions Québec Amérique, avec leur dictionnaire visuel, font une belle percée en Europe. On décide parallèlement de rentabiliser cette coûteuse banque d'images en créant *Cyrus, l'encyclopédie qui raconte* illustrée à partir de ces images sur ordinateur. La collection «Tant de façons de...» est un autre exemple de ce recyclage. Le succès des petits Caillou, comme on les appelle, propulse les Éditions Chouette sur les marchés européens. Dominique et compagnie publie tous ses albums simultanément en français et en anglais, ce qui lui ouvre non seulement les portes de la France et de la Belgique, mais aussi du Canada anglais, de l'Angleterre, de l'Australie et des États-Unis. Les Éditions HMH vendent plusieurs des petits romans de la collection «Plus» en Afrique et en Europe. Ils achètent de Dorling Kindersley des droits de beaux livres qu'ils publient ici, des documentaires plus particulièrement. Héritage fait de même. Bref, on cherche des débouchés, on se tourne vers le monde.

«Lifting»

Était-ce l'influence des voyages de nos éditeurs à l'étranger? La prise de conscience qu'il fallait désormais produire un objet qui séduirait instantanément l'œil du consommateur? Rares sont les collections de romans existantes au début des années 1990 qui n'ont pas pris un bain de Jouvence. Maquettes redessinées, papier de meilleure qualité, carton glacé en page couverture, nouveaux logos, signatures élégantes... Le *lifting* le plus spectaculaire est probablement celui de la collection «Papillon» qui a tout refait, du format aux couleurs en passant par la typographie. *Lurelu* n'a pas échappé à ce souci esthétique, non plus que Communication-Jeunesse dont le *Bulletin* aux membres a non seulement pris du volume, mais a intégré la couleur (une seule, mais tout de même...) dans sa nouvelle présentation. C'est au cours de cette décennie que l'on voit apparaître les premières illustrations couleur dans un mini-roman québécois : la collection «Carrousel». L'importance de l'image se fait sentir partout et est visible peut-être de façon plus ostentatoire encore dans les albums, que l'on songe aux albums de Dominique et compagnie ou à ceux des 400 coups où la qualité des reproductions atteint des sommets.



La chute des albums

Au milieu de l'euphorie et de l'abondance, on lance pour tant de hauts cris devant la baisse de production des albums jugée alarmante. Les illustrateurs sont les premiers à sentir la bise passer. Ils doivent se tourner vers l'Ontario, l'Europe, les États-Unis ou carrément se recycler. En 1991, cinquante-deux albums sont recensés⁴ par le ministère de l'Éducation, ce qui représente alors 23 %, donc près du quart du total des livres québécois produits pour la jeunesse. Dès 1992, on n'en dénombre que quarante-trois; l'année suivante trente-sept et, en 1994, année où la baisse est la plus sensible, les trente-trois albums recensés ne représentent plus que 17 % du nombre total de livres produits. Si ces chiffres sont proches de la réalité, ils ne sont tout de même pas absolument exacts puisqu'ils dépendent de la distribution assurée par chacune des maisons d'édition. Par contre, les statistiques officielles de la Bibliothèque nationale comptabilisent les brochures⁵, non les albums, et ne font pas la différence entre documentaire, livret pédagogique et album... De plus, elles comprennent les rééditions et les publications non francophones (anglophones, espagnoles, chinoises...). Quant aux chiffres de Communication-Jeunesse, ils commencent au début de la décennie à inclure les albums publiés par les maisons d'édition francophones hors Québec, telles que Acadie, Scholastic ou Annick Press. Par ailleurs, il est visible à l'œil nu que, si l'on fait le compte des albums entièrement produits au Québec (excluant les traductions du Canada anglais), on ne peut que constater, au milieu de la décennie, une nette diminution de l'effervescence éditoriale des années passées en ce qui concerne l'album. On devient prudent. On se plaint de l'étroitesse du marché québécois, de la cherté de ces productions. L'abandon des collections «Coccinelle» et «Cœur de pomme» (Pierre Tisseyre) sont un exemple de cet essoufflement. Une baisse notable donc. La situation se rétablit un peu miraculeusement vers la fin de la décennie avec l'arrivée des Éditions Les 400 coups, qui se spécialisent dans l'album jeunesse, et la lancée dans la bataille de Dominique et compagnie.

Au milieu de la décennie, alors que l'on constate que le public des moins de huit ans est sans contredit le groupe d'âge le plus négligé, un glissement se produit, des albums vers les mini-romans destinés aux six à huit ans. Si l'on fabrique moins de luxueuses productions couleur, on cherche des solutions moins coûteuses pour rejoindre le public délaissé. Coïncidence/Jeunesse imagine de petits albums noir et blanc adoptant le format poche, la collection

Robert Soulières

Écrivain. Éditeur chez Pierre Tisseyre jusqu'en 1996, puis fondateur de Soulières Éditeur.

Pour Robert Soulières, les faits marquants de la décennie sont les suivants. Premièrement, déclin et renaissance de l'album : abandon des collections chez Tisseyre, reprise du flambeau par Dominique et compagnie et Les 400 coups. Raton laveur double sa production. Deuxièmement, les mouvements de personnel. Il y a de nouveaux joueurs, de nouvelles collections. Ça bouge beaucoup. Selon sa collaboratrice Colombe LaBonté, «la ligne de vie de la littérature jeunesse suit la même progression que celui d'un jeune adulte dans la vingtaine : de nombreux changements de partenaires, des essais et erreurs»... Troisièmement (fait remarquable), l'augmentation des titres. Plus de livres que jamais. Et ce n'est pas fini : avec la mise en place des nouveaux programmes, il faut s'attendre à une prolifération de livrets de lecture proposés par les éditeurs scolaires. Or, le marché est saturé. Certains visent des débouchés internationaux, Soulières veut plutôt maintenir la qualité du lien affectif entre l'auteur et l'éditeur. Il croit qu'il y a place pour un travail d'artisan qui se veut une solution de rechange au mouvement de mondialisation. La simplicité, l'authenticité des liens avec les auteurs, privilégier une approche humaine. «Ceux qui font de la littérature jeunesse pour faire un coup d'argent font fausse route.» Quatrièmement (changement observable), on dispose maintenant d'une technologie plus perfectionnée : télécopie, ordinateur, correction et mise en pages automatiques, communication par Internet, techniques d'imprimerie améliorées (le direct à la plaque). Une anecdote : «En 1990, François Tisseyre me dit : n'oublie pas de mettre ton numéro de télécopieur sur ta carte d'affaires. Tu verras : ça va devenir très important!» Ça commençait tout juste. Il n'y avait pas d'ordinateur dans son bureau à ce moment-là. Cinquièmement (point observé), les livres sont de mieux en mieux faits, plus beaux qu'en 1990, plus soignés, plus esthétiques et pour le même prix. Le prix des romans jeunesse n'a en effet presque pas changé en dix ans. En ce qui concerne les contenus, on a abordé tous les thèmes tabous de l'autre décennie. Ce qui reste à faire? Un virage vers la qualité, un resserrement. «On a prouvé qu'on pouvait faire des livres jeunesse en quantité. Bon. Faisons maintenant de meilleurs livres.» Les défis à venir? L'arrivée des mégalibrairies. L'artisanat aura-t-il encore sa place dans ces immenses foires aux livres? Autre défi de taille : combattre le sentiment général que la culture c'est gratuit, que ça nous est dû; que ça peut se négocier à la baisse. Il faut reconnaître aux artistes et aux artisans de la culture le droit d'en vivre. Une prévision? Presque une vision : le *e-book* à venir. «Ça va chambouler toutes nos habitudes de lecture. Mais ça prendra probablement plus d'une décennie.»

«6/9». Dominique et compagnie inaugure «À pas de loup», une collection d'albums couleur de petit format pour débutants en lecture. Un débarquement en force de pas moins de huit collections se produit au cours de cette seconde moitié de la décennie («Carrousel», «Maboul», «Mini-Bilbo», «Ma petite vache a mal aux pattes», «Sésame», «Saute-mouton», «Dès 6 ans», «Les petits loups...») qui se poursuit en 2000. La collection «Premier Roman» de La courte échelle avait longtemps régné seule sur le groupe d'âge sept à dix ans. Ce n'est plus le cas. Si les adolescents ont été choyés dans les années 1990-1991, les six à huit ans constituent le groupe d'âge sur lequel les éditeurs ont le plus misé vers la fin de la décennie.

Les documentaires et la chute des magazines pour jeunes

Du côté des documentaires, la collection «Ciné-faune» traverse la décennie sans défaillir et l'éditeur prend l'initiative, en 1991, d'une nouvelle collection, «Ça grouille autour de moi», qui compte jusqu'à maintenant trois publications.

Quelques éditeurs tentent de trouver des solutions à l'absence cuisante de documentaires québécois portant



sur des réalités d'ici. La collection «À propos» (Hurtubise HMH) suscite espoir car elle constitue une réponse intéressante à peu de frais (photos noir et blanc) saluée par la critique et honorée par trois prix, mais qui n'a pas subsisté au-delà de deux titres, *Le Métro* et *Un bateau à vapeur*, les consommateurs n'étant pas au rendez-vous. Doutré et Vandal lance «Les petits curieux» qui en reste elle aussi sur ses trois premiers titres. Le ministère de l'Éducation en collaboration avec Graficor et le Musée de la civilisation entreprennent une série de documentaires sur les peuples autochtones (*Nitassinan...*). Héritage prend de son côté l'initiative des collections «Nos richesses» et «Animaux nature» qui n'iront pas plus loin que deux ou trois titres, malgré l'investissement important (couleur, reliure). Des initiatives pauvres ou sans suite... Les solutions existent-elles? Les achats de droits permettent d'offrir des documentaires splendides, mais nos réalités nationales et régionales demeurent moins connues des jeunes lecteurs que le désert du Sahara et les animaux d'Afrique. Les magazines *Hibou*, *Coulicou* et *Vidéo-Pressé*, qui ont tous trois baissé pavillon pendant cette décennie, comblaient en partie cette lacune. Ne reste plus que *Les Débrouillards*, à l'origine *Je-me-petit-débrouille*, qui a visiblement profité de la popularité de l'émission télévisée du même nom.

Les romans historiques et les biographies

Les récits historiques, si rares en début de décennie, reviennent timidement. Aux auteures Susanne Julien et Suzanne Martel se sont ajoutés entre autres Marie-Andrée Dufresne (*Le Moulin de la Malemort*), Andrée-Paule Mignot (*Lygaya*), Josée Ouimet (*Le Moussaillon de la Grande Hermine* et *L'orpheline de la maison Chevalier*), Maryse Rouy (la série des Jordan), Jean-Michel Schembré (*Les citadelles du vertige*). À souligner l'apport énorme de Michel Noël en ce qui concerne l'histoire récente des Autochtones (série «Nipishish»).

1991 est une année faste en ce qui concerne les biographies et récits de vie, un genre tombé en disgrâce depuis plusieurs années qui reprend de la vigueur avec la mise sur pied de trois nouvelles collections. Quebecor produit huit titres d'un coup dans la collection «Récit historique». La collection «Grandes figures» créée par XYZ réunit, en 1999, vingt-quatre titres. Quant à la collection «En plein cœur», qui compte jusqu'à maintenant huit titres, elle offre un concept unique de biographie romancée, présentant aux lecteurs des Québécois contemporains.

D.S.

Et n'oublions pas le théâtre...

C'est durant les années 1990 que le théâtre pour jeunes publics a finalement reçu la reconnaissance qu'il méritait. Ainsi, le prix littéraire du Gouverneur général, volet théâtre, a été remis pour la première fois en 1992 à un dramaturge pour jeunes : Louis-Dominique Lavigne, pour *Les petits orteils*, devenu depuis un classique.

La Soirée des Masques, instituée en 1995 par l'Académie québécoise du théâtre, a fait place dès le départ au théâtre jeunes publics en prévoyant un Masque pour lui, mais aussi en le mettant sur le même pied que le théâtre pour adultes dans toutes les catégories. C'est ainsi que *L'Ogrelet* de Suzanne Lebeau a reçu ex-æquo le Masque du meilleur texte en 1999, et que *La bonne femme* de Jasmine Dubé a reçu le même honneur pour 1996.





Dominique Payette

Fille du fondateur Jacques Payette, elle est au service de la maison Héritage depuis 1992. Éditrice fondatrice de Dominique et compagnie, filiale des Éditions Héritage, depuis 1997.

Écrire «jeunesse»

La visibilité de la littérature jeunesse ne cesse d'augmenter en cours de décennie, même si l'on réclame encore pour elle une place proportionnelle à sa vitalité. L'animation et la promotion sont devenues des habitudes courantes dans maints milieux. Les médias électroniques et écrits accordent régulièrement de l'attention aux nouveautés, chroniques, suggestions de lecture (surtout à l'approche de Noël), entrevues, reportages, critiques... Plusieurs «Romans Jeunesse» se sont vus portés à l'écran dans le cadre des «Aventures de La courte échelle». Un scénario de film a été tiré de la trilogie de Dominique Demers et présenté à la télévision sous le nom de *Un hiver de tourmente*. Malgré tout le soin apporté à la production ou peut-être à cause de cette meilleure visibilité dans les médias et en librairie, l'idée qu'écrire pour les jeunes rapporte davantage que celle pour les adultes fait son chemin dans les milieux culturels. Si bien que la décennie accueille un nouveau lot d'auteurs pour adultes tentés par l'aventure. Certains resteront et y feront leur marque (Louise Leblanc, Sylvain Trudel, Jacques Savoie, Yves Beauchemin, Jean-Marie Poupard, Élisabeth Vonarburg...); d'autres en resteront là (un seul titre : René-Daniel Dubois, Claude Jamin, Richard Garneau, Jacqueline Barrette, Jacques Godbout...). Plusieurs auteurs jeunesse se lanceront parallèlement dans la mêlée en visant le secteur adulte (Cécile Gagnon, Christiane Duchesne, Francine Pelletier, Dominique Demers)... Plusieurs autres encore fréquentent couramment les deux secteurs et semblent être aussi à l'aise dans l'un que dans l'autre, de sorte que l'on ne peut plus dire que l'écriture pour la jeunesse soit une chasse gardée ou l'affaire de quelques-uns.

Les contenus : le renversement des tabous

La décennie aura peut-être été celle du **renversement des tabous**. Auteurs et illustrateurs manifestent une certaine liberté avec la morale et les diktats éducatifs. On cherche moins à éduquer, plus à imaginer, à donner à voir. La complicité avec le lecteur s'est décidément installée et les préoccupations parentales sont à peu près évacuées. On aborde de plus en plus librement les thèmes auxquels les milieux éducatifs tentaient jusque-là de soustraire les jeunes : la sexualité, la critique sociale, la drogue, la prostitution... Les enfants mettent leur doigt dans leur nez (*La Grattouillette*), désobéissent, fuient ou mentent à leurs parents avec un clin d'œil de l'auteur. La parution de

Pour elle, le changement principal se situe au niveau de la production. Beaucoup de nouveaux joueurs se sont ajoutés, on constate un essor considérable, une augmentation du nombre de titres. Un trop-plein, même! D'où la nécessité de miser sur la qualité. Un consensus social se fait autour de la nécessité de lire et d'éveiller les enfants au plaisir de la lecture, spécialement dans la prime enfance. Pour les jeunes parents qui n'ont qu'un ou deux enfants, les livres sont en train de devenir un objet de consommation courante au même titre que les jouets, les vêtements. «Il faut que les enfants dès la naissance soient en contact avec des livres, qu'ils puissent les manipuler de la même manière que les autres jouets dont on les entoure.» Une nouvelle collection de bébés-livres est prévue pour le printemps 2001. Les enseignants sont plus ouverts à l'intégration des livres dans leur pratique pédagogique. Ils cherchent à introduire la littérature en classe, ils sont plus ouverts à la lecture «plaisir». Autre phénomène notable : la recherche de nouveaux marchés. Tous les albums de Dominique et compagnie paraissent simultanément en anglais et en français, de sorte qu'ils commencent à circuler au Canada anglais, aux États-Unis, en Australie, en Angleterre, de même qu'en France et en Belgique. Plan triennal dans cette direction. On mise sur la vente de droits également. Avec la création de nouvelles technologies, le consommateur devient plus exigeant. Le produit doit être meilleur. D'où la nécessité de faire des livres qui laissent des traces. Fini le temps du «je lis n'importe quoi, je l'oublie aussitôt». Les romans doivent désormais être excellents. Aller chercher le lecteur au niveau des émotions. M^{me} Payette et ses collaborateurs préparent une nouvelle collection de romans jeunesse à l'automne, «Les Romans Dominique et compagnie». Trois niveaux de difficulté de façon à couvrir tout le primaire. Deux des niveaux auront des illustrations couleur à l'instar des petits «Carrousel». Le but? Combattre la baisse d'intérêt pour la lecture qui semble inversement proportionnelle à l'âge. Les dragons qu'il reste à combattre? «Il serait temps que notre travail soit mieux perçu. Que le secteur jeunesse puisse bénéficier de la même reconnaissance sociale que le secteur adulte et d'une perception plus juste de notre travail. On ne fait pas un livre sur le coin d'une table en vitesse parce que c'est payant. Ce n'est pas parce qu'il n'y a qu'une phrase par page qu'un livre est moins valable. On ne réduit pas le travail d'édition à des chiffres de tirage. Il faudrait obtenir une couverture médiatique proportionnelle à la valeur de notre travail.» Les tendances du marché? Dominique Payette et ses collaborateurs travaillent à mettre au point un projet de livres à portée psychosociale visant à assister les parents dans l'éducation de leurs enfants; une sorte de pendant aux «Max et Lili» français qui porte, par exemple, sur l'estime de soi. On n'a pas fait d'étude de marché; on fonctionne au pif, on regarde ce qui se fait, on voit ce qui manque. «J'ai baigné dans l'édition jeunesse toute mon enfance. C'est instinctif.»



La Première fois, en 1991, donne le ton, malgré les réticences à laisser entrer dans certaines écoles du «matériel» aussi subversif. Dominique Jolin fait une allusion directe aux relations sexuelles des parents dans l'album *Qu'est-ce que vous faites là?* destiné à des enfants de trois à huit ans. Il se trouve bien encore quelques bataillons de parents pour lever à l'occasion les boucliers devant la transgression de ces tabous (le tollé suscité par certaines scènes de *Maïna*, par exemple) ou pour s'offenser du laxisme retrouvé sous la plume de l'un ou l'autre auteur pour jeunes, quand ce n'est pas un illustrateur (André-Philippe Côté dans *Victor et Rivière*), mais ces cas restent malgré tout plutôt isolés et retombent vite dans l'oubli. En 1991 débarquent coup sur coup *Marcus la Puce*, *Le Choix d'Ève*, *Coups durs pour une sorcière*, *L'engrenage*, *L'envers de la vie*, *Tante Lo est partie*, *Quelle heure est-il*, *Charles?*, *Le Cancer à 11 ans*, *Le ciel croule*, etc. À la fin des années 1990, il reste très peu de sujets assez osés pour ne pas avoir été abordés directement ou en toile de fond : inceste, viol, harcèlement ou abus sexuel, homosexualité (on n'a cependant pas encore traité directement de lesbianisme), grossesse désirée (mère porteuse) ou non désirée et même avortement, amour éprouvé pour un adulte, sida ou autres maladies fatales, drogue et dépen-

dance, alcoolisme (du père, de la mère, de l'adolescent), adoption et familles d'accueil, familles reconstituées ou déchirées, délinquance, fugues, suicide, racisme, handicap divers, violence (entre pairs ou de la part d'un parent), mort d'un parent ou d'un ami, deuil, guerre...

Ouf! Non seulement le portrait de l'enfance aux prises avec des problèmes graves se fait-il vaste et couvre-t-il un large spectre des misères sociales ou individuelles, mais rien ne semble désormais mis à l'index de la jeunesse. Tout peut être abordé, à condition d'en soigner la manière, d'en doser les effets, d'éviter les trop fortes charges d'angoisse. Après tout, les fins heureuses sont encore la norme à de rares exceptions près. Les écrivains ne semblent plus désormais vouloir tenir les jeunes à l'écart de certains sujets par souci de préserver leur innocence ou l'insouciance mythique de l'enfance. Au contraire, on trouve souvent chez leurs héros la volonté de ménager leurs parents en affrontant seuls des problèmes dont l'ampleur les dépasse manifestement. On tient souvent les parents pour de tendres irresponsables et on se donne la tâche de prendre soin d'eux, de leur éviter de trop fortes inquiétudes. *Chouquette et son petit papa* en est un joli exemple. Les parents sont rarement dans le coup et souvent inexistantes (omis de la narration). La narration à la première personne menée par des héros enfants se généralise et accentue ce phénomène. On occulte l'influence des adultes au profit de celle des pairs. Les amis sont souvent les seules portes de sortie et, s'ils ne comprennent pas ou ne réagissent pas adéquatement, les héros sont seuls. Très seuls. L'univers des enfants rétrécit curieusement en même temps que s'ouvrent le monde et la diversité culturelle. Mais ils ne sont pas impuissants. Ils ne restent pas là à se ronger les sangs et à pleurer sur leur impuissance. Ils ont des ressources, de l'imagination et finissent toujours par trouver une solution ou une façon de composer avec le problème. *L'imaginaire* est maintenant un «lieu» valable de résolution de problèmes, non seulement pour les petits (*Attends une minute*) mais pour les plus vieux (*Du temps au bout des doigts*, *La Fabrique de citrouille*, *Le Temps s'enfuit*, *Le Génie du lavabo*...). On s'invente des histoires, on fait la connaissance de personnages magiques ou extravagants, on va faire une petite virée dans un autre univers et on revient tout ragaillard, outillé, frais et dispos. Les récits de science-fiction ou de fantastique incorporent des thèmes contemporains à leur cadre imaginé (environnement dans *L'ombre et le cheval* ou *Le Septième Écran*; diversité culturelle et même biologique dans *La mer au fond du monde*, *L'arbre noir*, la série «Sérendib»...).

L'AEQJ

L'Association des écrivains québécois pour la jeunesse a été fondée en 1991, pour que les écrivains jeunesse d'ici soient en mesure de mieux gérer leurs intérêts, leurs contrats, leur participation à des événements. Le moteur de cette initiative n'était surtout pas d'obtenir des subventions mais de mettre de l'avant des projets et de promouvoir tous azimuts les artisans de ce secteur.

Ainsi est né, en 1995, le projet Lire dans l'Île que le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal a accepté de financer. Ce projet fonctionne de mieux en mieux et permet à une quarantaine de bibliothèques de toute l'île de recevoir des auteurs et de les écouter lire des extraits de leurs œuvres. Les membres de l'AEQJ sont au nombre de soixante. La publication d'un collectif permet de financer le prix de la relève Cécile Gagnon, qui est remis depuis 1997. Le bulletin *Éclats* paraît trois fois par année.

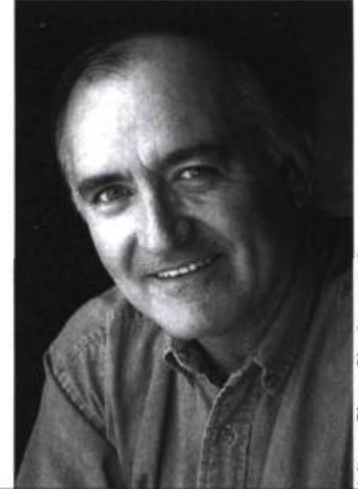
En 1999, l'Association a été choisie comme finaliste pour le cinquième Grand Prix annuel du Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal. Dans le paysage culturel montréalais, l'AEQJ occupe désormais une grande place.

Cécile Gagnon

Les personnages légendaires tels que fées, sorcières, magiciens sont revenus à la mode. Les contes traditionnels pratiquement absents des sélections en début de décennie refont d'ailleurs leur apparition avant le tournant du siècle. On a par contre donné une touche moderne à certains personnages de légendes et malmené bien des clichés (*Lia et le nu-main*, *Le Petit Douillet*, *Cendrillé*, *Grattelle au bois mordant*, *Les trois petits Sagouins...*). Plusieurs titres de cette décennie sont en quelque sorte des plaidoyers en faveur de l'imaginaire et de l'imagination : *La Nouvelle Maîtresse*, *Chaminet Chaminouille*, *Sophie est en danger*, *La Deuxième Vie*, *Le Parc aux sortilèges*. Les éléments imaginaires sont de mieux en mieux intégrés et ne nécessitent plus de longues justifications. Que l'on pense seulement à *Zamboni*, *La Nouvelle Bibliothécaire*, *La Bergère de chevaux*, *La petite fille qui détestait l'heure du dodo*, *Le délire de Somerset* et tant d'autres.

L'humour est également une façon très courue de résoudre les problèmes ; c'est la panacée. Presque tous les romans en sont assaisonnés. Exit la tragédie, puisque la vie est drôle. C'est un moyen de survie drôlement efficace face aux catastrophes en tout genre dont est inondée la vie. Claire Daigneault, Robert Soulières, Yvon Brochu, Daniel Laverdure sont des experts dans le genre. Les auteurs des années 1990 font de plus en plus souvent référence à la lecture ou à la littérature et au plaisir de s'y plonger. Ils plaident pour leur paroisse en quelque sorte et font écho à l'idée désormais bien implantée de la lecture « plaisir » qui a fait son chemin tout au long de la décennie. À titre d'exemples : *Edgar le bizarre*, *La Nouvelle Bibliothécaire*, *La Lecture du diable*, *Le Livre de la nuit*, *Klonk ou comment se débarrasser des adolescents*, *Zunik dans le Dragon*, *Tibert et Romuald*. Autre phénomène des années 1990, l'immense popularité des histoires effrayantes, voire horribles. Certains auteurs n'écrivent que pour donner des frissons; certaines collections (traductions de l'Américain) n'existent qu'à cette fin (« Frissons », « Chair de poule »...). Les illustrations de certaines pages de couverture traduisent une peur extrême, une situation de cauchemar ou une scène carrément écoeurante (le bébé cloué au mur de *La Maison douleur...*). Et de très nombreux auteurs se tournent désormais vers ce filon.

Des thèmes populaires dans les années 1990? La marginalité et la différence sous toutes ses formes, la diversité culturelle, l'ouverture vers le monde. On voyage en effet plus que dans la décennie précédente, on vient d'ailleurs ou on y va : *La vraie histoire du chien de Clara Vic*, *La Route de Chlifa*, *La Mémoire ensanglantée*, *Sophie part en*



(photo : Pierre Charbonneau)

Bertrand Gauthier

Écrivain. Éditeur fondateur des Éditions La courte échelle depuis 1978.

Parmi les événements remarquables de ces trois dernières années, Bertrand Gauthier note l'émergence de l'album. Principalement grâce à l'arrivée de Dominique et compagnie et *Les 400 coups*. Mais il reste sceptique quant au succès à long terme de ces albums. Cela va-t-il durer? Le bassin de population est petit. Les achats passent encore par les parents, les enfants ont encore bien peu d'influence. « Nous maintenons notre moyenne de six albums par année. Les prix ont augmenté ailleurs, nous on les a diminués. » Comme le prix de la reliure est le même pour un album que pour quatre, il réussit à offrir un produit de meilleure qualité à moindre coût. Avec la collection « Les Classiques », il dit aller chercher le marché des grands-parents qui veulent offrir un cadeau à leurs petits-enfants. La série des Zunik est sortie en France dans la collection « Ainsi va la vie » chez Calligram. Depuis quelques années déjà, la recherche de nouveaux marchés est une préoccupation constante qui vient d'entraîner l'ajout de nouveau personnel. La courte échelle voit ses romans et albums traduits un peu partout dans le monde. « C'est un travail à long terme. Il faut consolider nos positions. Mon principe est le même pour les romans que pour les albums : La courte échelle... et les autres. » Devant la quantité de livres de ces dernières années, sa tactique consiste à miser sur la qualité. S'il augmentait le nombre de livres produits, il se nuirait à lui-même. « La distribution, c'est le nerf de la guerre. » Il s'est donc tourné, outre l'international, vers une mise en valeur de son « fonds », en offrant de petits coffrets attrayants, regroupant des titres de même série. « Il n'y a pas plus d'argent dans la classe moyenne. Les emplois sont précaires, tout coûte cher. Les livres d'occasion se multiplient. Ils circulent davantage. S'ils lisent plus, les gens n'achètent pas nécessairement plus. » Le défi des années à venir? Faire concurrence à Internet, aux grandes surfaces, à l'impression à la carte qui s'en vient. « On ne fait pas du jeunesse pour renflouer ses coffres; le principe est faussé au départ. Il y a une part de risque dans la créativité. Et il en faut pour survivre dans ce contexte. »

voyage, *Lettre à Madeleine*, *Un été western*). Autres thèmes très exploités : l'amour et l'amitié, les relations avec les grands-parents, l'environnement (en perte de vitesse en deuxième moitié de décennie). Dans ce foisonnement, les héros et héroïnes ont du caractère, ils s'expriment, ont des goûts bien définis et souvent bien différents de ceux des adultes. L'affirmation de soi se lit en filigrane, rares sont les personnages timides ou effacés.

Les tribulations des prix littéraires

De nombreux changements sont apparus dans les prix offerts en littérature québécoise pour la jeunesse pendant la décennie. En voici les principaux, selon les informations colligées par Colombe LaBonté dans le *Répertoire des prix littéraires du Québec* (édition de mars 2000), sur le site Internet de la Bibliothèque nationale du Québec, dans le *Bulletin de Communication-Jeunesse*, dans *Lurelu*, dans *L'histoire de la littérature pour la jeunesse* de Françoise Lepage et dans *La littérature pour la jeunesse au Québec*. Dans deux cas, il a été impossible d'obtenir une information précise auprès de l'organisme responsable.

Sont disparus au cours des années 1990 :

- Le prix 12/17 Brive-Montréal, en 1997.
- Le concours littéraire de l'ACELF, en 1990 ou 1991.
- Les prix littéraires Desjardins (Monique Corriveau), en 1996 ou 1997.
- Les prix du Signet d'or de l'émission *Plaisir de lire*, en 1997.
- Le prix Pierre Tisseyre, 1999.
- Le prix *Protégez-vous*, ou Prix d'excellence des consommateurs, en 1990.
- Le concours de nouvelles Faubourg Saint-Rock, 1999.

Se sont ajoutés aux prix existants :

- Le prix de la relève Cécile Gagnon (AEQJ), en 1997 (La bourse est maintenant de 1000 \$).
- Le prix des auteurs de la Montérégie en littérature jeunesse, en 1998 (1500 \$).
- Le prix littéraire Henriette Major (Éditions Dominique et compagnie), en 1998 (1000 \$).
- Le prix de l'illustration GL & V, en 1998, remis à l'occasion du Salon du livre de Trois-Rivières, et qui comporte les catégories albums (2500 \$) et romans (1500 \$).
- Le prix littéraire jeunesse Vents d'Ouest, en 1998 (500 \$).
- Quant aux prix des palmarès de la Livromagie et de la Livromanie, créés par Communication-Jeunesse, ils ont été dotés en 1996 de trois bourses de 2500 \$ chacune par l'Imprimerie Gagné, devenue depuis Transcontinental Impression, Groupe du livre.



La littérature québécoise pour la jeunesse suit elle aussi résolument ce courant d'affirmation. Quand on pense que, dans la précédente décennie, l'idée de lire « québécois » devait être portée à bout de bras et défendue sur toutes les tribunes! On n'en est plus là. Les jeunes connaissent les collections d'ici, les auteurs; les bons titres circulent de bouche à oreille. Une armée d'animateurs œuvrent dans les milieux scolaires et les bibliothèques. Il existe maintenant une littérature sur la littérature jeunesse : une métalittérature. (Soulignons au passage la fermeture de la revue *Des livres et des jeunes*, en 1995.) Les livres pour les jeunes font l'objet d'études, d'articles, de sélections, de cours à l'université et au cégep, de colloques, de critiques, ce qui permet d'affirmer que la littérature québécoise pour la jeunesse jouit d'une attention sans précédent. On peut dire qu'elle aussi, à l'instar de ses héros, a son petit caractère!



Notes

1. Cent un recensés dans *Vie Pédagogique*, n° 66, avril 1990. Cent trente-huit recensés en 1990, dans *Vie Pédagogique*, n° 72, avril 1991.
2. Ces chiffres sont tirés des nouveautés recensées par Communication-Jeunesse et excluent aux fins de comparaison les titres produits au Canada français, même si la tendance depuis quelques années est de les inclure dans le total de livres québécois. Cette production de livres français hors Québec est en constante progression.
3. Il est question ici de nouveaux titres, ce qui exclut la collection «Les Classiques» de La courte échelle, reprenant sous une même reliure quatre titres antérieurs.
4. Recension des livres parus en 1991, *Vie Pédagogique*, n° 78, avril 1992. La Bibliothèque nationale, par contre, recense 289 brochures en 1990 et 307 en 1991, et ce n'est qu'en 1993 que la chute du nombre de brochures est sensible, soit 219. En deux ans, le nombre de brochures a connu une baisse de 29 %.
5. Conformément aux normes de l'Unesco, est considérée comme brochure toute publication de plus de cinq pages et de moins de quarante-huit, peu importe le genre de reliure.